

L'ECHO DE LA FRANCE.

LE CARNAVAL.

Les Tarentins, frappés, dit-on, d'un rire épidémique, consultèrent l'oracle pour en être délivrés; au moment où, d'après sa réponse, ils assistaient à une hécatombe présidée par les vieillards les plus graves, un petit enfant dit un mot plaisant qui mit le feu aux étoupes, et l'épidémie reprit de plus belle. Voilà une maladie à laquelle notre temps ne nous paraît guère exposé. Nous sommes à l'époque de l'année consacrée traditionnellement au plaisir, et la joie que le carnaval fait éclater est plus triste que la tristesse. On a beau multiplier les fêtes, les rendre plus fastueuses que jamais, inventer les plus âpres folies, rien ne rit au milieu de cette agitation malade, et l'on n'a plus que le mensonge de la gaieté.

C'est là un signe fâcheux pour l'âge nouveau. On s'amusait si facilement, si franchement dans l'ancienne France! On riait à avaler ses oreilles, selon une expression pittoresque, et cela pour si peu! Le carnaval n'était pas dispendieux, mais on faisait large dépense de bonne humeur. Le sieur de Bras, le naïf historien de la ville de Caen, nous raconte les divertissements par lesquels cette saison de l'année était signalée pendant sa jeunesse, sous les derniers Valois. Écoutons cette description des pompes joviales d'un autre âge, qui sont bien faites sans doute pour inspirer à nos somptuosités modernes une orgueilleuse pitié, mais où se donnait carrière la bonhomie spirituelle de nos pères, qui est morte et ne reviendra plus.

“ La jeunesse, dit-il, s'exerçait à plusieurs passe-temps : les uns à tirer de l'arc, de l'arbalète, aux papegaux et à la butte; les autres en danses, momeries du jour que l'on appelle à présent mascarades. Une fois je vis danser les petits chevaux qui étaient de toiles peintes, et il semblait que ceux qui dansaient fussent dessus, et ils avaient toute sorte de mouvements par bonne industrie.